



Le théâtre Graslin ou l'urba

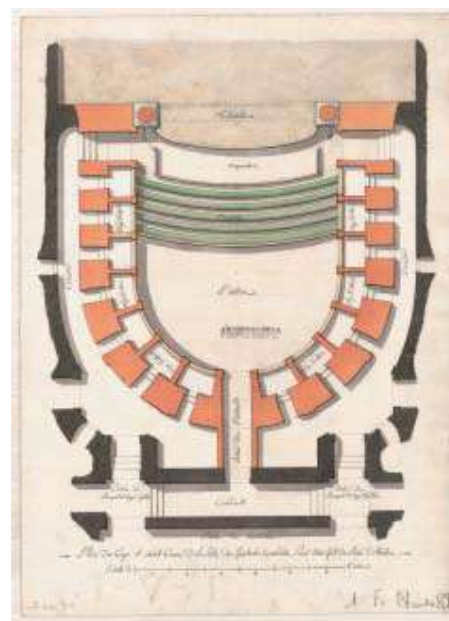
Depuis son ouverture en 1788, le théâtre Graslin a rythmé la vie des Nantais car ce chef-d'œuvre de salle à l'italienne a aussi façonné le visage de la ville.

Un "brigadier" invisible frappe trois coups et le spectacle commence. Toutes les rues qui montent du quai de la Fosse à la place de la Comédie (aujourd'hui place Graslin) se transforment en coulisses

bruisantes d'hommes en habit XVIII^e, de belles élégantes et du va-et-vient des carrosses. On monte l'escalier qui mène au théâtre, ce nouveau temple où les spectateurs sont d'abord les acteurs d'une pièce qui se joue autant dans la rue et la salle que sur la scène. À Nantes, le théâtre était relégué dans une salle de banquet ou dans quelque jeu de paume vétuste et enfumé jusqu'à ce qu'un certain Jean-Joseph-Louis



Une des rares salles d'époque XVIII^e qui subsiste en France.



Place des loges et de l'avant-scène de la salle de spectacle de Nantes.

Jean-Joseph-Louis Graslin décide de donner un nouveau quartier à la ville : le théâtre en sera le lieu emblématique.

nisme mis en scène

Graslin (1727/1790) décide de donner un nouveau quartier à la ville. Le théâtre en devient le lieu emblématique. Réouvert au public depuis février 2004, après rénovation, le théâtre Graslin est l'une des rares salles d'époque XVIII^e qui subsiste en France (avec les opéras de Bordeaux, Marseille et Versailles) et son histoire reflète magnifiquement celle de l'éternelle comédie humaine.

Le théâtre façonne la ville

Cette histoire débute quelques années avant la Révolution. D'origine tourangelle, appartenant à une famille de financiers, Graslin fut d'abord avocat, puis receveur général des fermes du roi à Nantes et propriétaire terrien. Son projet d'un nouveau quartier sur les hauteurs de Nantes correspond au besoin de cette bourgeoisie d'affaires, nouvelle classe

sociale montante, avide de paraître et de montrer son pouvoir économique. "Symbole d'urbanité et de prospérité de la cité moderne, le théâtre devient le pivot de nouvelles opérations d'urbanisme", note Daniel Rabreau, auteur d'un livret sur l'histoire du théâtre de Nantes. Le projet de Graslin (en accord avec la municipalité) prévoit donc, sur l'actuelle place, la construction d'un théâtre et d'une bourse, ➔



“Le théâtre Graslin : un des grands chefs-d’œuvre du néo-classicisme français. La place Graslin : l’une des plus belles et des plus originales mises en scènes urbaines occidentales”.

➔ ce qui n’est pas sans susciter quelques réticences. Toutefois, les travaux débutent en 1785 (finalement la Bourse sera réalisée plus tard et sur un autre lieu) sous la baguette de l’architecte Mathurin Cracy (1749-1826, grand prix de Rome en 1774, architecte entre autres à Nantes des bains publics et de l’hôtel de la Bourse). Cracy s’impose comme l’un des maîtres de l’architecture néo-classique inspirée de la Grèce antique dont il aime la simplicité, l’élégance et la pureté. “Le théâtre au cœur de l’urbanisme nantais est un des grands chefs-d’œuvre du néo-classicisme français... La place Graslin est l’une des plus belles et des plus originales mises en scène urbaines occidentales”, note encore Daniel Rabreau qui rappelle aussi l’importance à l’époque des préceptes de la philosophie des Lumières. Achevé en 1788, l’opéra de Nantes, fleuron de l’art lyrique, est inauguré le jour de Pâques.

Idees préévolutionnaires. Plus de deux siècles après, Jacques Goizet ne se lasse pas d’admirer la perfection de la place Graslin depuis le haut des marches du théâtre où il veille depuis quinze ans sur le public qu’il contribue à élargir : “L’idée de Cracy était de concevoir la place Graslin sur le modèle d’une scène de théâtre à l’italienne avec ses maisons à balcons et cette forme circulaire. À cette

époque, la ville devait s’embellir à partir de l’idée de théâtre.” Dans une lettre adressée en 1800 à son ami architecte parisien, Cracy décrit son théâtre : “C’est un péristyle composé de huit colonnes corinthiennes, élevé sur une plate-forme, à laquelle on arrive en montant quatorze marches qui donnent entrée dans le vestibule par cinq entrecolonnements ouverts dans toute leur hauteur.” “Dans les autres opéras, remarque Jacques Goizet, les escaliers du foyer sont mis en valeur pour marquer les différences sociales entre aristocratie et nouvelle bourgeoisie commerçante. À Nantes, le seul escalier intérieur est celui qui monte à la porte de la salle, comme on monte au temple. Lire la hiérarchie sociale devient impossible. C’était pour Cracy un moyen de véhiculer des idées préévolutionnaires.” La salle originelle réalisée par Cracy est bien différente de celle que Jacques Goizet nous dévoile aujourd’hui dans le bruit des marteaux et des perceuses qui mettaient, il y a quelques semaines, la touche finale aux travaux de rénovation. En 1796, le théâtre a été incendié moins de dix ans après son inauguration pendant une représentation de *Zémir et Azor*, un opéra-comique de Grétry où soudain le drame s’est joué dans la salle. Dans les cintres, un décor avait pris feu. Mille cinq cents personnes ont pu être évacuées grâce aux

dégagements prévus par Cracy et l’on déplora seulement deux morts. “À l’époque baroque, la durée de vie d’un théâtre était d’à peine vingt ans, rappelle Michel Dumont, historien du théâtre. Après ce laps de temps, il n’était pas rare que les milliers de bougies allumées provoquent un incendie qui ravageait l’édifice comme à Milan, à Venise ou à Naples.” À Nantes, il ne resta du bâtiment que le péristyle, le vestibule et les escaliers.

Visite de Napoléon. Il faudra attendre la venue à Nantes de l’empereur Napoléon en 1808 pour que la Ville soit autorisée à ouvrir un emprunt pour la reconstruction du théâtre, confiée à Cracy. En 1813, la salle peinte en vert et or réouvre. En 1825, les huit muses sculptées par Dominique Molkencht sont placées sur les colonnes de la façade du théâtre. En 1854, on installe du gaz d’éclairage dans la salle, mais l’huile est encore employée sur la scène et à l’orchestre. En 1880, la Ville confie au peintre Hippolyte Berteaux la réalisation de la toile allégorique du plafond. En 1887, on installe un rideau de fer coupe-feu entre la salle et la scène. En 1891, on inaugure l’éclairage électrique. En 1895, la façade est totalement remise à neuf et la décoration refaite dans le style second empire. En 1868, on abandonne le rouge et or typique de l’époque pour revenir au bleu originel,

Les Folles Journées de Liszt

La "Folle Journée" n'existait pas encore et pourtant Franz Liszt faisait déjà chavirer le cœur des Nantais. C'était en 1845. Le temps de quatre concerts à l'opéra Graslin, le jeune pianiste de trente-quatre ans, coqueluche des mélomanes de cette fin de règne de Louis-Philippe, était alors davantage connu comme interprète virtuose que comme compositeur. À Nantes, il donne trois concerts, les 17, 19 et 22 décembre 1845, au cours desquels il joue Bellini, Schubert, Rossini, Chopin. La passion de Liszt va aux "réminiscences", aux improvisations sur des mélodies célèbres d'autres compositeurs. Le public avide de



grand spectacle est ravi. *Le Courrier de Nantes* salue le tempérament "orageux, impétueux, du virtuose, les grands effets magiques et les mille difficultés vaincues." Ardent défenseur des idées "sociales", Liszt donne un ultime concert de bienfaisance le 29 décembre 1845 au Conservatoire de Nantes. La somme récoltée, envoyée à la mairie, permet l'ouverture de deux crèches. Au total, Liszt aura passé deux semaines à Nantes. Davantage maintenant si on y ajoute la "Folle Journée" !

Source : tiré d'un article de Patrick Barbier, paru dans *Piano*, le magazine janvier-février 2004

dit bleu Nattier, pour les sièges de la salle. Aujourd'hui, on s'y assoit à côté de Jacques Goizet qui vous demande : "Savez-vous comment se nomment les deux loges qui entourent la scène ? Ce sont la loge du préfet côté jardin et la loge du maire côté cour. Sous Crucy, elles n'existaient pas. Elles ont été construites sous la III^e République, en 1865, lorsque la bourgeoisie décide de reprendre les symboles du pouvoir royal. Sous la monarchie, on parlait de la loge du roi et de celle de la reine. En Italie, la loge du roi était située pleine face pour que le souverain puisse surveiller ses sujets." Surveiller ? Cela signifie que toute la salle était éclairée par des milliers de bougies. Impossible d'éteindre ! "Le noir et le silence sont imposés par Wagner à Bayreuth," précise Jacques. À Nantes, ce n'est qu'en 1910 qu'il se fait. On abaisse aussi le rideau entre les scènes pour changer les décors sans être vu.

Lieu de vie et de libertinage.

Avant cela, le théâtre était un lieu de vie et de libertinage. "Dans le théâtre à l'italienne, on a une double représentation. Celle du corps social dans la salle et celle du spectacle sur scène." En France, chaque classe sociale a son balcon. En Italie, chaque famille avait sa loge payée à l'année. Dans la salle, on se défile, on mange, on boit, on parle, on s'évente avec des éventails munis de loupe pour mieux espionner, on agite son mouchoir, on plonge le nez dans d'énormes bouquets de fleurs, on reste des après-midi entières, on ferme les rideaux pour li-

bertiner dans le secret non pas des alcôves, mais des loges (dont l'ouverture se nomme col-de-cygne) et des baignoires grillagées. L'auteur s'y réfugie si sa pièce est huée, comme Fabrice Lucchini au début du film *Beaumarchais*. On y trouve aussi les prostituées. Le grillage protège de la "claque", aussi appelée cabale, du parterre, en fait des indigents payés pour ap-



La salle du théâtre Graslin à l'époque Louis-Philippe, dans un décor bien différent de celui d'aujourd'hui, notamment les deux immenses colonnes de l'avant scène.

plaudir, siffler, huer, jeter des pommes pourries... Ce sont eux aussi les malheureux qui reçoivent la cire des bougies qui coule du plafond. En 1912, la claque est abolie à la Comédie française. Les pauvres sont alors envoyés au poulailler qu'on grillage pour éviter les projectiles. De là-haut, ils n'ont pas la meilleure perspective sur la scène. D'ailleurs, seul le prince ou le roi l'avait, d'où l'expression "L'œil du prince". Car cet œil voyait parfaitement la ligne de fuite de la perspective peinte sur une toile qu'on hissait avant le spectacle.

Dans les cintres comme sur un trois-mâts.

"L'illusion était dans les coulisses" explique Jacques en nous faisant découvrir les cintres. En 1965, les ponts de singe y sont supprimés et une structure métallique remplace celle en bois. À l'origine, tout était en bois comme dans un bateau car les charpentiers de théâtre étaient aussi charpentiers de marine. Être dans les cintres, c'était un peu comme être sur un trois-mâts. "À Venise, au début du XVII^e siècle, l'amiral de la flotte était aussi le chef machiniste de l'opéra", rappelle Michel Dumont. "Il y avait un esprit de corporation très fort. On se transmettait le métier oralement pour ne pas dévoiler les illusions." Car le théâtre est avant tout une machine à rêves avec ses effets spéciaux et cela dès l'époque baroque. À Nantes, au-dessus du plafond peint se cache le grenier et son antique machine-tonnerre qu'on roulait sur le sol et qui rebondissait pour déchaîner la tempête. Effet garanti ! "La place et le théâtre Graslin rythment la vie des Nantais. Il y a encore peu, le carnaval se terminait au théâtre par un grand bal masqué. C'est place Graslin qu'on a fêté la libération de Nantes." Aujourd'hui, le rideau se lève sur Angers Nantes Opéra et le spectacle continue.

LAURE NAIMSKI

À lire : Patrick Barbier, "Graslin, Nantes et l'opéra", Coiffard. Georges Banu, "Le rouge et or", Flammarion, 1989. Alain Delavat fera paraître bientôt une "Histoire de l'opéra de Nantes" aux éditions Joca Séria.

Crédit photo : Archives municipales et théâtre Graslin